

**Dimanche 19
mars 2023 De**

**10h à 18h
environ**

Au siège de notre association
7, rue du Commandant Bazy 66000 PERPIGNAN
COMPLET

A la demande de Nadine et avec ses élèves, nous reprogrammons cette journée (cf. 28/2/2023).

LA TRANSMISSION : DEUX OEUVRES MAÎTRESSES DU CINÉMA JAPONAIS

"DEPARTURES", film sur la transmission, cette œuvre nous dit clairement que la vie ne s'arrête pas à la mort physique. Les grues blanches qui s'envolent dans le ciel emmènent l'âme du défunt sous d'autres ciels plus cléments. Ici le père du héros, longtemps absent devient présent pour célébrer une autre vie en train d'éclorre dans le ventre d'une jeune femme qui a fait, grâce à l'amour un saut quantique dans le temps.

"BARBEROUSSE" est l'histoire d'un homme fort et bon, plein de compassion qui a compris que la lutte contre la misère et l'ignorance est l'arme la plus efficace pour combattre les maladies et la détresse. Pour son jeune élève, jeune médecin abreuvé de science sèche et dure, une sérieuse remise en question se pose devant la pâte humaine en souffrance. L'amour de l'autre, puis celle d'une femme seront l'élément libérateur. Ici aussi une formidable et belle transmission s'opère.

Dimanche 26 mars 2023

**ATTENTION changement de date car le mardi convient
moins bien à beaucoup De 10h à 18h environ**

Au siège de notre association
7, rue du Commandant Bazy 66000 PERPIGNAN
Inscription obligatoire en raison
des places limitées

HOMMAGE À Michel BOUQUET

Lors de sa création magistrale dans "Pattes Blanches" de Jean Grémillon, Michel Bouquet avait 18 ans et, avec 20 ans d'avance, fit le portrait d'un "soixante-huitard" teigneux et vindicatif de gauche (tels qu'ils étaient dans la rue leur appartenant) qui, sans avoir souffert eux-mêmes, voulaient réinventer le monde, méprisant toutes les lois humaines.

C'est une mémoire bien singulière que la sienne, d'une acuité terrible que seuls partageaient des êtres d'exception. Elle se nourrit d'une résistance intérieure édifiée dans une solitude où se mêlent l'imaginaire incandescent de l'enfance, la conscience aiguë et inquiète de l'homme.

Ses rencontres avec Gérard Philipe, Jean Vilar, Blaise Cendrars, Jean Anouilh, Harold Pinter, Albert Camus et avec les cinéastes Jean Grémillon, François Truffaut, Claude Chabrol, Anne Fontaine, Robert Guédiguian l'auront juste aidé à creuser sa trace sans la dévier. Cependant l'admiration qu'il portait à l'auteur de "Pattes Blanches"- pour lui le plus grand cinéaste français - l'avait beaucoup marqué.

Le parcours de Michel Bouquet est une œuvre, comme le montre le théâtre, le vrai théâtre dont il a été un fidèle serviteur. Pendant 10 ans au Conservatoire il enseigne Molière, Beckett, Shakespeare, Pinter et bien d'autres. Une œuvre, dit-il, porte une stabilité de pensées. La vie d'un auteur est très importante ainsi que son point de vue sur la vie. L'acteur doit-être un témoin, il est le reflet de l'auteur, le représentant sur terre de sa pensée.

Un acteur, enseignait-il à ses élèves, doit être au service de l'auteur et non pas pour se mettre, lui, en valeur. Il souffrait déjà d'un certain libéralisme inquiétant de la part de ses apprentis comédiens qui voulaient accommoder l'auteur à leur sauce. On n'était déjà plus à l'époque de Dullin et de Jouvet. "J'ai été un enfant de la guerre ; j'ai essayé en moi ce que le pire m'avait apporté. Le monde entier ne peut être compris que lorsque l'on souffre."

Oui la vraie création surgit de là.

**10h : PATTES BLANCHES (1949) de Jean GRÉMILLON
avec Fernand Ledoux, Suzy Delair, Paul Bernard, Michel BOUQUET,
Arlette Thomas, Sylvie, Jean Debucourt
scénario : Jean Anouilh ; images : Philippe Agostini ; musique : Elsa
Barraine ; Décors : Léon Barsacq**

Jock Le Guen, marchand de poisson et propriétaire d'un troquet dans un petit port de Bretagne ramène avec lui sa maîtresse Odette, une fille de condition modeste qu'il a connue dans un port de garnison. Il la fait passer pour sa nièce, mais personne n'est dupe et très vite la nièce en question, aux allures de cocotte, suscite de vives convoitises parmi les autochtones. A commencer par Julien de Keriadec, le châtelain du village, personnage solitaire, surnommé avec mépris "Pattes Blanches" par les gamins qui le raillent à cause de ses guêtres et de sa marque aristocratique, qui est lui-même aimé en secret par Mimi, la pauvre servante du bistrot de Le Guen. Se manifeste également parmi les prétendants Maurice, le demi-frère de Keriadec considéré comme bâtard, personnage haineux et agressif. Jean Grémillon avait la prodigieuse aisance à camper dans un lieu précis, un florilège de personnages aux caractères forts et autarciques.

Il y pratique la règle des trois unités : tout semble se dérouler en un jour, sur une étroite bande de terre, en une action.

Les personnages sont scellés par le caractère inéluctable de la tragédie. Grémillon est fasciné par des êtres qui provoquent l'écroulement d'un monde dont ils sont seuls responsables par ignorance, convoitise, dégoût de la vie, haine de l'autre. Son personnage de Maurice annonce, avec cinquante ans d'avance (nous sommes en 1949), le révolté gauchiste plein de hargne, manipulateur, individualiste, qui fleurit dans le monde actuel. Car l'époque de la juste après-guerre était à la réconciliation des humains après la souffrance et les privations.

Les scènes totalement oniriques évoquent les tableaux des Impressionnistes (d'où la culture prodigieuse de Grémillon) avec un regard mélancolique sur la fin déjà d'une micro-société qui jette ses dernières forces dans une bataille qu'elle sait perdue d'avance.

La musique très recherchée d'Elsa Barraine apporte aux scènes un climat fort étrange. On a l'impression que quelque chose d'encore impalpable se passe de l'autre côté du monde. Grémillon, qui avait reçu une culture musicale très poussée, a choisi des partitions atmosphériques qui le rapprochent des recherches de Pierre Boulez. Malgré un regard parfois cruel sur des êtres qu'il connaît bien parce qu'ils sont comme ça, il y a aussi beaucoup de délicatesse et de générosité.

Quand Le Guen à la fin prend son fusil parce qu'il a le sentiment qu'il vient d'être trahi, dans sa logique à lui on ne peut réagir que comme ça.

Les grands discours n'ont plus cours ici et ne servent à rien.

Mais en toile de fond, mon Dieu, que de poésie et de beauté. La poésie surgit de ces images à tout moment. La scène du rêve entre Mimi et Keriadec est tellement bouleversante, d'une force si incroyable qu'elle nous atteint au plus profond de notre âme. Oui, Grémillon était très grand et irremplaçable dans l'histoire du cinéma français.

12h15 déjeuner : chacun apporte une participation culinaire et des boissons)

14h30 : LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS (2005) de Robert GUÉDIGUIAN avec Michel BOUQUET, Jalil Lespert, Philippe Fretun, Anne Cantineau, Sarah Grappin scénario : Georges Marc Benamou, d'après son roman ; images : Renato Berta

Je ne suis pas un admirateur du socialiste Mitterrand, loin de là et Michel Bouquet non plus, alors qu'il joue le personnage du Président. Lors d'une interview, il le dit sans ambages.

Alors pourquoi ce film dans un programme Shangri-la ? Pourquoi ? Pour honorer un immense comédien français, le plus grand à mes yeux dans la deuxième partie du XXème siècle-début du XXIème, avec qui j'ai eu l'honneur d'échanger lors de rencontres et à qui j'ai remis le Prix Henri Langlois. Henri Langlois, Directeur de la Cinémathèque Française, avait été son maître à penser en cinéma, comme le mien.

Ce film accompagne deux autres créations remarquables qu'il fait parmi d'autres, celle du jeune révolté de "Pattes Blanches" de Jean Grémillon et celle d'Auguste Renoir dans le film de Gilles Bourdos.

Pour en revenir au film de Robert Guédiguian qui a eu le mérite de se concentrer sur une figure politique pour observer ce qu'elle représente, avec ses contradictions, son goût du pouvoir contaminant, ses rapports intimes, sa séduction glaciale, etc. Le côté le plus sombre du personnage a été évité : par peur ? par conviction politique ?... je l'ignore. Yves Boisset a voulu se frotter à l'affaire Bérégoïov mais, à la lecture du scénario, France 2 -- déjà aux ordres -- ne lui en a pas donné les moyens.

Cependant, ce que j'admire dans le film de Guédiguian, c'est la création que fait Michel Bouquet absolument prodigieuse et le mot est encore trop léger. Conjuguant son charisme avec celui du personnage, éclipsant par là tout son entourage, cette cour falote constituée d'un médecin, de gardes du corps et autres chauffeurs. Si Bouquet relève le défi, c'est surtout parce qu'il propose un Mitterrand " à sa façon " (plus espiègle que l'Original) et ne cherche pas à tout prix le mimétisme. Il est, pour le rôle, marmoréen et croulant, fatigué mais digne, solennel et malicieux.

L'histoire est racontée à travers les yeux d'Antoine (Jalil Lespert) un jeune journaliste passionné, idéaliste, qui cherche à acquérir des certitudes, à blanchir cet individu si complexe et totalement ambigu (Vichy bien sûr, sujet que Mitterrand ne cesse d'esquiver mais qui lui colle à la peau et qui l'irrite), à statufier son grand succès : celui qui représente la gauche. On se pose d'ailleurs des questions quant à ses réelles motivations et pourquoi le Président l'a en quelque sorte choisi pour écrire ses mémoires.

Mitterrand, dans toute l'ambivalence que lui donne Michel Bouquet, a gardé de son éducation quelque chose de "droite" qui transparaît dans son raffinement culturel, sa truculence sophistiquée, son goût des bons mots et de la gastronomie. Mais cet homme, véritable incarnation du pouvoir à la manière d'un monarque, est orgueilleux, se tient en haute estime et méprise quelque peu son entourage le plus proche. Capricieux, contrarié qu'on ne le reconnaisse pas lors de sa promenade sur le Champ de Mars, le voilà qui redevient cruel et malicieux.

Le film de Robert Guédiguian est une saisissante méditation sur la vieillesse, la fin d'un règne et la mort qui frappe chez un puissant.

16H30 RENOIR (2012) de GILLES BOURDOS avec Michel BOUQUET, Christa Théret, Vincent Rottiers, Romane Bohringer, Thomas Doret images : Mark Ping Bing Lee ; musique : Alexandre Desplat

1915 à Cagnes-sur-Mer se retrouve dans le domaine familial d'Auguste Renoir très âgé, la tribu du peintre venue s'installer sur la Côte d'Azur. Le peintre y pose son dernier atelier, avec la guerre qui gronde au loin. Alors que la maladie ronge ses articulations, un nouveau modèle, Andrée lui redonne le goût du travail. Cette jeune femme sera le dernier modèle du peintre. Sa beauté incendiaire va lui donner un sursaut d'énergie.

Jean Renoir, l'un des fils parti à la guerre, revient du front blessé. Jean -- qui n'a pas encore le goût de faire du cinéma -- ne tarde pas à s'éprendre de la belle Andrée.

Une palette des obsessions picturales d'Auguste surgit sur la toile, malgré les souffrances occasionnées par son arthrite. Les nus d'Andrée fleurissent dans l'atelier. Mais il a tout autant de tableaux de la campagne magnifique qui entoure la propriété avec ses oliviers et ses cigales. Ces arbres aux nœuds stupéfiants rappellent les doigts malades du peintre. Ces tableaux sont bien sûr ceux du peintre, mais le réalisateur a eu l'intelligence de convoquer d'autres artistes. La femme à l'ombrelle fait penser à Monet, un visage baigné de lumière près d'une fenêtre rappelle Vermeer, un miroir posé négligemment dans l'atelier nous évoque des dizaines d'autres toiles.

La galaxie Renoir a été savamment reconstituée. Au centre, Michel Bouquet magistral donne

à voir un peintre qui se conçoit comme un artisan, bien décidé à peindre jusqu'à son dernier souffle. Michel Bouquet joue avec ses yeux, son visage. Il y a un va et vient permanent entre la profondeur de sa réflexion intellectuelle et l'énergie tellurique qu'il met à s'approprier son personnage.

Un peintre régnant sur le "harem" de sa maisonnée tout en subissant la loi des femmes et de la nature immense qui le domine. Christa Thérêt (Andrée) est impertinente jusqu'au bout des seins, et rend crédible le trouble du peintre et de son fils Jean (Vincent Rottiers) dont le jeu, tout en finesse, donne à voir un jeune officier en pleine métamorphose qui apprend l'amour. Vers la fin du film l'autre fils d'Auguste, Pierre qui arrive du front (qui campera chez Jean devenu cinéaste un inoubliable Louis XVI dans "*La Marseillaise*") dit à son frère Jean : "*Le cinéma c'est pas pour nous, les Français ont des bagages artistiques trop élevés.*".

Erreur de jugement capitale, car justement grâce à ce grand bagage l'AVANT GARDE FRANÇAISE (1920 1930) permettra de faire un bond en avant extraordinaire au langage du cinéma, dans le raffinement de sa grammaire, avec Marcel L'Herbier, Germaine Dulac, Louis Delluc et un certain Jean Renoir.

Auguste, Jean, et Pierre ont contribué à ce grand élan vers les sommets de l'Art. Il fallait que ce film de Gilles Bourdos existe !